

25 mars 2016 – Montpellier

Notes pour la conférence qui a été précédée du très beau documentaire d'Ali Mouzaoui.

Mouloud Feraoun, un humaniste face à la violence

Rappels biographiques : une famille paysanne en Grande Kabylie

Mouloud Feraoun naît le 8 mars 1913 à Tizi-Hibel en Grande Kabylie (Algérie) dans une famille paysanne du nom de Aït Chaabane (état civil modifié après 1871). Il entre à l'école de Taourirt-Moussa en 1920. Son père, qui a dû partir en France pour subvenir aux besoins de sa famille comme mineur dans le Nord, meurt en 1958. Boursier en 1928, M. Feraoun peut poursuivre ses études à l'École Primaire Supérieure de Tizi-Ouzou en étant pensionnaire de la Mission Rolland.

C'est en 1932, à l'âge de 19 ans, qu'il est reçu au concours d'entrée à l'École Normale de Bouzaréa parmi les 20 admis sur les 318 candidats pour la section indigène (dans la section européenne : 54 places pour 64 candidats). C'est là qu'il connut Emmanuel Roblès.

En 1935, il est nommé instituteur dans son village natal, se marie avec sa cousine : ils auront sept enfants. En 1946, il est nommé à Taourirt-Moussa, devient en 1952 directeur du cours complémentaire de Fort National puis, en 1957, à Alger, à l'école du Clos-Salembier. C'est en 1960 qu'il entre dans le Service des Centres Sociaux fondés en 1955 par Germaine Tillion. M. Feraoun, qui a peu voyagé, fait un voyage en Grèce. Le 13 mars 1962, il est assassiné par un commando de l'OAS près d'El-Biar, à Château Royal avec cinq autres inspecteurs (deux Algériens et trois Français). Il est inhumé au cimetière de Tizi-Hibel.

Contexte : école coloniale et double culture

L'école primaire indigène qu'a fréquentée Feraoun à partir de 1920 a largement dépassé les heures de gloire et de ferveur de l'équipe constituée autour du recteur Charles Jeanmaire, après l'extension à l'Algérie des lois scolaires de Jules Ferry. Néanmoins, si ces temps pionniers sont révolus, la formation des maîtres à Bouzaréa a pérennisé l'esprit insufflé et nommé dans les différentes écoles indigènes des enseignants convaincus de leur rôle et de leur mission. Feraoun est l'un d'eux. Sa fonction pédagogique, il l'exerce donc à partir de cette formation et avec les outils donnés dont on peut croire qu'ils ne le satisfont pas totalement – en particulier dans leur adaptation au pays –, puisqu'il rédigea, à l'âge de 45 ans

et après avoir gravi tous les échelons en tant que formateur, une série de manuels de français, *L'Ami fidèle*. Mais les modèles scolaires de l'écriture, héritée du réalisme du XIXe siècle, n'en restent pas moins prégnants et marquent l'écriture de Feraoun du sceau du classicisme d'une langue normée, perturbée et rehaussée toutefois par une ironie parfois cinglante et, le plus souvent, par un ton détaché, à l'humour discret. Comme le précise Mostefa Lacheraf : « Avant l'indépendance de l'Algérie, et pour les cas les plus notoires, il y avait "maîtrise" ou "situation parallèle" de deux domaines assumés d'une façon égale. Un Mouloud Feraoun, culturellement, sociologiquement parlant en savait plus long sur son univers natal et les communautés villageoises du Djurdjura que sur la France et le domaine linguistique et intellectuel français auxquels il avait été initié à la Bouzaréa, et à la lecture programmée et éclectique d'écrivains consacrés, porteurs d'un idéal humaniste en constante et objective contradiction avec les réalités quotidiennes vécues par le colonisé, son pays amoindri et son pays non autonome. » (Préface, Achour, 1985, p. 29). En effet, la présence de sa culture d'origine dans laquelle il est toujours resté solidement implanté est diversement négociée selon les textes et s'y fait une place en contrepoint ou, parfois, en efficacité clandestine.

Pour bien apprécier son apport dans l'écriture dite « francophone », à l'instar d'un Cheikh Hamidou Kane ou d'un Joseph Zobel, c'est conjointement à ses apprentissages, déterminations et conquêtes dans l'une et l'autre culture qu'il faut s'intéresser. La mémoire de l'école est une des marques patentes et révélatrices d'un moment de l'histoire des écritures algériennes. Dans cette mouvance, il inscrit une véritable performance en intégrant la culture de l'école dans l'écriture sans l'effacer, tout en offrant une anthropologie fictionnelle de sa région. L'apprentissage inaugural du français – et sa transmission tout au long d'une vie d'enseignant –, s'inscrit en palimpseste dans la création.

Parcours de ses œuvres littéraires

Le Fils du pauvre est écrit au cours des vacances de Pâques 1939. Il faudra au jeune auteur plus de douze années pour trouver à l'éditer et trois années supplémentaires pour que son ami Roblès lui donne une tribune prestigieuse dans sa collection « Méditerranée » au Seuil, non sans en tronquer une partie. Ce premier roman est autobiographique, le nom du protagoniste étant l'anagramme de celui de l'auteur, Fouroulou Menrad, dont on nous raconte la vie, de la naissance à l'entrée à Bouzaréa. L'équilibre est réussi entre le partage des joies et péripéties de l'éducation au village et les angoisses de l'entrée dans le monde de l'autre à l'adolescence, mais aussi avec une peinture pleine de justesse d'un monde kabyle trop ignoré.

Le second roman, *La Terre et le Sang*, poursuit cette évocation anthropologique avec une lucidité sur les mœurs de la société qui n'enlève rien à l'attachement qu'on lui manifeste. C'est le roman du « pays » où l'émigré revient, après son « exil ». Mais, là encore, l'autre manifeste sa présence de façon insolite puisque le protagoniste, Amer, a ramené au village une Française, Marie, qui va s'assimiler aux autres femmes : « ce nouveau milieu était à sa mesure de femme pauvre. Elle n'avait rien à envier à toutes ces paysannes qui s'empressaient autour d'elle ». S'impose aussi une veine dont le roman posthume de Feraoun laisse supposer qu'il l'aurait mieux creusée s'il n'était pas mort à 49 ans : celle de l'expression amoureuse, avec fougue et passion. Le troisième roman, *Les Chemins qui montent*, est celui de l'interrogation identitaire : le protagoniste est le fils de « Madame » – ne peut-on pas y voir aussi toute la symbolique du rapport de l'écrivain à la France, à la fois mère et marâtre ? –, et souffre de sa position ambivalente. L'expression de l'amour y atteint aussi un degré plus tangible.

Entretemps, l'écrivain a rassemblé différents textes publiés dans des journaux pédagogiques ou divers autres (comme, par exemple, *Examens et Concours*, *Les Cahiers du Sud*, *Terrasses*, *Bulletin de l'Amicale des anciens élèves de l'École Normale de Bouzaréa*, *Simoun*, *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*) en un recueil de chroniques, à la façon des *Lettres de mon moulin* de Daudet : *Jours de Kabylie*. La première publication se fait chez Baconnier à Alger avec de belles illustrations de Charles Brouty, reprises aussi dans la réédition au Seuil mais en noir et blanc. « L'instituteur du bled », dernière chronique, est exemplaire, tant dans son contenu que dans sa texture, du « style » de Mouloud Feraoun. Il a aussi édité aux éditions de Minuit en 1960, *Les Poèmes de Si Mohand – édition bilingue*, en exposant sa position qui n'est pas celle de l'héritier totalement légitime : « Si l'homme instruit qui s'est mis à l'école de l'Occident se voit forcé, au prix de renoncements successifs, de se soumettre aux exigences d'une civilisation sûre de sa supériorité et destructrice de traditions, les femmes sont demeurées semblables à elles-mêmes, ainsi que les paysans, les gens des villages, qui ont appris à écrire une lettre, à déchiffrer une page, mais dont le bagage ne peut servir à rien d'autre qu'à se faire approximativement entendre dans les rares occasions qui, de temps à autre, les mettent en contact avec des Français. Ce sont ceux-là les gardiens de la tradition et aussi de la poésie. » (Feraoun, 1960 : 10).

En 2007 enfin, son fils a fait paraître un roman inachevé, *La Cité des roses*. On y retrouve bien les deux grandes lignes majeures de l'écriture féraounienne : l'École et l'Amour. « [...] il y a dans ma vie quelques rares moments qui pèsent plus lourd que des décades [...] cette dernière année d'études au bout de laquelle j'allais devenir instituteur du bled, après un

difficile examen. Toute ma carrière durant, je n'ai cessé d'évoquer cette année-là. Dès le début, j'ai pris l'habitude de tout y mettre, c'est-à-dire de tout y puiser : mon érudition de primaire, ma morale d'éducateur, mon credo de pédagogue ou mes recettes de charlatan, ma vanité puérile et mon assurance entêtée. J'offrais mes maîtres comme modèles et je décrivais l'école normale comme un lieu saint. [...] Je n'ai jamais revu aucun de mes professeurs [...] et il ne reste plus d'eux en ma mémoire que l'image idéale que peu à peu j'en ai tirée, au fur et à mesure que s'estompait leur réalité moins belle. Dieu sait pourtant si j'ai souffert à l'école normale et quels mauvais souvenirs j'aurais pu éternellement en garder. Eh ! bien, non. Cette dernière année d'études a dominé toute ma vie et il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de concevoir que l'individu, somme toute estimable, qui vous livre son cœur eût pu sans elle exister, non seulement en temps qu'éducateur mais tout simplement en tant qu'homme. » (Feraoun, 2007 : 164)

Le Journal 1955-1962

Il nous faut préciser les dates et les lieux du *Journal*. Il commence le 1^{er} novembre 1955 et se termine, soit le 5 février si l'on tient compte de la dernière date lors du dépôt de son manuscrit au Seuil, soit le 14 mars, à la veille de son assassinat pour les feuillets ajoutés et dûment signalés par l'éditeur, ceux du 28 février, 2, 9 et 14 mars, dramatisant l'ensemble après l'assassinat de l'écrivain et, tout particulièrement le 14 mars. Ce n'est pas un journal au jour le jour comme le montre le relevé suivant : pour les 61 jours de la fin 1955, 16 jours sont datés en 50 pages. Pour l'année 1956 : 118 jours sur 365. Pour l'année 1957, 68 jours. C'est en juillet que Feraoun déménage à Alger avec sa famille. A partir du départ de Kabylie, l'écriture diariste se fait de plus en plus laconique et les commentaires généraux plus fréquents, comme si le *Journal* hésitait entre ses règles génériques et celles de l'essai. Ainsi, l'année 1958 est racontée en 70 pages pour 25 jours ; l'année 1959 en 11 pages pour 9 jours, l'année 1960 en 18 pages pour 13 jours, l'année 1961 en 26 pages pour 25 jours et les deux derniers mois de sa vie en 7 pages pour 11 jours.

De bout en bout, le *Journal* est jalonné par la justification de son écriture : en 1955, « deux mois de guerre, de tristesse et d'angoisse » (p. 57) ; le 1^{er} avril 1958 : « Ce cahier où j'ai, depuis trois ans, pris l'habitude de noter, d'écrire mon angoisse ou mon désarroi, ou ma douleur et ma colère » (p. 296). Et auparavant, le 6 janvier 1957, il se définissait comme « un observateur attentif qui souffre toute la souffrance des hommes et cherche à voir clair dans un monde où la cruauté dispute la première place à la bêtise » (p. 376). Quelques mois plus tard,

après Melouza, le 30 août 1957, une interrogation accusatrice est tout à fait frontale, renvoie dos à dos les décideurs politiques des deux camps : « MM. du FLN, MM. de la IV^{ème} République, croyez-vous qu'une goutte de votre sang vaille autre chose qu'une goutte de n'importe quel sang que vous faites chaque jour répandre sur le sol brûlant d'Algérie ? » (p. 350). Ceux contre lesquels Feraoun est intransigeant sont les politiques et conjointement il affirme à chaque fois sa solidarité avec le peuple qui subit et qui souffre, au bord du désespoir et sans une vraie conviction, sauf chez ceux qui sont trompés... toujours, de part et d'autre ; mais parfois aussi, un peuple qui a une vraie conviction, venue du plus profond de la domination. La position est caractéristique de celui qui en sait trop pour être dupe des uns ou des autres et qui ne peut se mouvoir « en équilibre » que « sur une corde bien raide et bien mince. »

Le 24 janvier 1957, il écrit :

« Je suis de ces gens compliqués qui ont appris à l'école beaucoup de choses inutiles. Ces inutilités me rendent malade physiquement, de même que mes pareils et tous ensemble nous devenons étrangers sur notre terre. Tous ensemble ? Nous sommes une poignée peut-être. Pour les autres, il n'y a rien de compliqué. Le problème à résoudre n'a que deux issues : il faut vivre ou mourir. Vivre en tuant pour vaincre, mourir après avoir tué pour permettre à d'autres de vaincre et s'il nous advient de mourir tous, sans avoir vaincu, notre mort collective sera tout de même une victoire » (p. 271-272).

Le style du *Journal* tranche avec celui des romans : on y sent Feraoun plus direct. Il souligne lui-même cette sorte d'obligation de réserve qu'il s'est imposée, en une page frappante, au début du *Journal* où il se compare au génie de la jarre du conte. Sentant que ses « compatriotes » attendent de lui une prise de position et qu'en même temps ils partagent une complicité tacite, il développe :

« Ce que je pense, moi ? Je ne pense à rien. Ou bien alors il faudrait chercher loin. Au tréfonds de moi-même. Des idées, des jugements, des conclusions monteraient, interminables, que je ne saurais plus discipliner ou arrêter. Elles monteraient de moi qui les ai toujours portées sans m'en rendre compte parce qu'elles ont toujours été en moi. Si elles trouvaient une issue pour s'échapper, elles sortiraient toutes comme ces vapeurs très denses qui, dans les légendes, attendent patiemment qu'une main providentielle vienne desceller le couvercle de la marmite de cuivre où un puissant génie les avait enfermées depuis des siècles. Et de

même que ces vapeurs, ce qui est en moi se condenserait hors de sa prison et apparaîtrait, aux yeux ahuris de ceux qui croient me connaître, sous les traits d'un diable boiteux et hilare. Un diable perspicace et méchant dont les ricanements accusateurs ignoreraient la pitié ou la reconnaissance, un personnage effrayant qui réclameraient réparation, qui serait implacable et sourd. Ce que l'on pourra entendre de la bouche du démon, ce sera ce que je pense, ce que pensent mes compatriotes. Pareil à celui de la légende, il serait boiteux pour avoir perdu un peu de ses vapeurs : la partie la plus subtile, la plus généreuse, la seule susceptible d'amitié et de pardon, qui se serait dissipée dans les airs pour ne laisser en vous que la haine »(p. 23).

Tout au long de ce *Journal* se juxtaposent des appréciations qui oscillent de la compréhension de la lutte de libération à sa condamnation. Par contre, dans l'observation des forces françaises de répression, la lucidité est toujours de mise pour mettre en doute les informations données et pour dénoncer les mensonges de la presse. Pour l'humaniste non engagé, en tant que combattant, dans la guerre de libération qu'est Feraoun, la question reste la violence multiforme, inséparable de toute guerre et qu'il condamne d'où qu'elle vienne, selon l'expression consacrée. Il reconnaît pourtant, dans quelques rares passages, que seule cette violence les a fait sortir, lui et ses semblables, de leur neutralité et de leur quiétude, « de notre paresse à réfléchir » (p. 66). Et dans certains passages puissants, sa lucidité et les conséquences de son observation sont frappantes : ainsi le 9 décembre 1955 :

« Le pays se réveille aveuglé par la colère et plein de pressentiments ; une force confuse monte en lui doucement. Il en est tout effrayé encore mais bientôt il en aura pleine conscience. Alors il s'en servira et demandera des comptes à ceux qui ont prolongé son sommeil » (p. 33).

De la même façon, le 13 décembre 1955, il commente la perception qu'ont des Français les « gens de chez lui », ceux qu'il a rencontrés à Paris, et se lance dans une réflexion sur 'modèles et ennemis', 'haine et amour', 'bons et mauvais', 'civilisés et barbares', toutes les binarités qui ont assuré la domination et caractérisé le rapport aux Français (p. 36-37) : la lucidité a pris la place de la soumission et les temps ont irrémédiablement changé. Dans la rétrospective dans laquelle il se lance à la fin de l'année 1955, Feraoun exhorte à réfléchir en fonction de la réalité : pourquoi l'unanimité de la révolte de la « population » :

« La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non, les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français, sont restés étrangers. Ils croyaient que l'Algérie, c'était eux. Maintenant que nous nous estimons assez forts ou que nous les croyons un peu faibles, nous leur disons : non, messieurs, l'Algérie c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre » (p. 62).

Si l'indépendance est envisagée, la plupart du temps elle est présentée comme une issue inéluctable à partir du poste d'observateur qui est le sien, ni d'un côté, ni de l'autre mais néanmoins Algérien. Le *Journal* est le texte d'un homme qui observe, meurtri et écartelé, son pays livré à la violence, en essayant de ne basculer ni dans un « camp » ni dans l'autre, tout en sachant que c'est intenable.

Quelques thématiques sont privilégiées. D'abord celle de l'Ecole. L'ambiance scolaire est finement décrite pendant ce temps de guerre. Du côté des maîtres, la position des instituteurs « indigènes » est très difficile, pris, leurs disent leurs collègues français, « entre le marteau et l'enclume » : en réalité, ils se demandent s'ils sont fidèles à la France ou des « fellaghas camouflés ». Feraoun est pris comme porte-parole par les siens pour prendre des contacts avec le FLN et savoir sa position sur l'Ecole laïque : il n'accepte pas ce rôle. Il observe l'engagement de plus en plus irréversible des paysans kabyles, la peur des Français et affirme, « nous vivons *tous* le même cauchemar ». Il apprend que l'école de Tizi-Hibel, celle de son enfance, a été brûlée et condamne l'acte comme ce sera le cas pour tous les incendies d'écoles. Feraoun emploie le terme d' « Algériens », mais il parle plus volontiers de paysans, de la population, de pauvres, de rebelles, de fellaghas, de terroristes. Elle le pousse à approfondir sa réflexion sur l'intégration sans se tromper sur la colonisation qui a acculé à cet état de choses par ses choix. Ainsi le 1^{er} février 1956 :

« Quand je dis que je suis Français, je me donne une étiquette que tous les Français me refusent ; je m'exprime en français, j'ai été formé à l'école française. J'en connais autant qu'un Français moyen. Mais que suis-je, bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'aie pas la mienne ? Quelle est la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! Ah ! oui, on voudrait peut-être que je fasse semblant d'en avoir une parce qu'on fait semblant de le croire. Non, ce n'est pas suffisant » (p. 99-100).

Une autre thématique est constante : l'allusion à ses « pairs » écrivains. Les déclarations d'amitié et de complicité sont constantes vis-à-vis d'Emmanuel Roblès, vis-à-vis aussi de Camus, ce qui ne lui enlève rien de sa lucidité. Il donne ainsi, le 3 février 1956, son avis sur l'Appel à la trêve civile de janvier :

« Je pourrais dire la même chose à Camus et Roblès. J'ai pour l'un une grande admiration et pour l'autre une affection fraternelle mais ils ont tort de s'adresser à nous qui attendons tout des cœurs généreux s'il en est. Ils ont tort de parler puisqu'ils ne sauraient aller au fond de leur pensée. Il vaut cent fois mieux qu'ils se taisent. Car enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens. Pourquoi tourner autour de cette évidence ? Etes-vous Algériens, mes amis ? Votre place est à côté de ceux qui luttent. Dites aux Français que le pays n'est pas à eux, qu'ils s'en sont emparés par la force et entendent y demeurer par la force. Tout le reste est mensonge, mauvaise foi [...] » (p. 107-108).

Par contre chapeau bas sans restriction à Henri Alleg dont il a reçu *La Question* (18 avril 1958, p.382) : « Des héros dignes d'admiration ! Des gars de cette trempe pourront refaire le monde et, auparavant, "bâtir une Algérie nouvelle" » ou à François Mauriac pour son « Bloc notes ». A d'autres encore.

La troisième thématique à souligner est la richesse même de ces mille et un petits détails qui nous font saisir le quotidien dans les lieux où a vécu Feraoun, les journaux que l'on achète qui vous marquent au fer rouge dans l'Algérie coloniale, les marchés qui avaient été un des morceaux de bravoure de ses romans et de *Jours de Kabylie* qui deviennent, dans le *Journal*, un espace d'observation des transformations que subit un pays en guerre, les accrochages, les disparitions, les arrestations. Le *Journal* de Mouloud Feraoun nous fait entrer pleinement dans un pays meurtri par la violence, les attentats, les exécutions, l'arbitraire et la torture.

La richesse du *Journal* ne se laisse pas appréhender aisément. Mais on peut au moins souligner que, par cette oeuvre, Mouloud Feraoun sort de sa statue de sage, pour apparaître comme un homme aux prises avec sa souffrance et sa solitude, ses adhésions et ses rejets. Ce qui est constant, c'est bien ce double plaidoyer : pour lui-même et sa sincérité ; pour son peuple et sa terre. Tous les autres éléments sont sujets à des avis différents selon le moment de la guerre évoqué.

On ne peut résumer l'essentiel de cette œuvre car sa réussite est justement dans sa fragmentation, dans sa discontinuité et donc dans ses contradictions. A chacun de tracer son chemin de lecture dans ce *Journal*.

Mouloud Feraoun est un des écrivains algériens les plus (re)connus dans son pays et à l'étranger. Il a reçu de son vivant deux prix littéraires ; il a été et est encore traduit dans de nombreuses langues, en particulier pour son premier roman. Le *Journal* n'est pas assez lu : il le devient en ces temps d'interrogation sur la décolonisation, la violence et la rupture. Il a été un événement Avignon en 2011 dans une mise en scène de Dominique Lurcel, « Le contraire de l'amour – *Journal* de Mouloud Feraoun 1955-1962 » :

« *Un témoignage unique, dont l'universalité dépasse largement l'événement qu'il couvre. Une parole libre et chaleureuse. Au cœur de l'absurde, une magnifique humanité* ».